

1776 se firent les deux puissances avec des troupes envoyées d'Europe, achevèrent de donner une grande consistance à la colonie.

Maintenant les deux rives du fleuve, depuis l'Océan jusqu'à Buénos-Aires, et depuis Buénos-Aires jusqu'à Santa-Fé, sont, ou couvertes de nombreux troupeaux, ou assez bien cultivées. Le blé, le maïs, les fruits, les légumes, tout ce qui compose les besoins ordinaires de la vie, excepté le vin et le bois; y croît dans une grande abondance.

x.
De la capitale du Paraguay, et des difficultés que doivent surmonter les navigateurs pour y arriver.

Buénos-Aires, chef-lieu de la province, réunit plusieurs avantages. La situation en est saine et agréable. On y respire un air tempéré. Elle est régulièrement bâtie. Ses rues sont larges et formées par des maisons extrêmement basses, mais toutes embellies par un jardin plus ou moins étendu. Les édifices publics et particuliers, qui étaient tous de terre il y a cinquante ans, ont acquis de la solidité, des commodités même, depuis qu'on sait cuire de la brique et faire de la chaux. Le nombre des habitans s'élève à trente mille. Une forteresse, gardée par une garnison de six à sept cents hommes, défend un côté de la ville, et les eaux du fleuve environnent le reste de son enceinte. Deux mille neuf cent quarante-trois miliciens, espagnols, indiens, nègres et mulâtres libres, sont toujours en état de se joindre aux troupes régulières.

La place est à cent lieues de la mer. Les vais-

seaux y arrivent par un fleuve qui a cent cinquante milles de largeur à son embouchure, qui roule des eaux troubles dans toutes les saisons, qui manque de profondeur, qui est semé d'îles, d'écueils, de rochers, et où les tempêtes sont beaucoup plus communes, beaucoup plus terribles que sur l'Océan. Ils sont obligés de mouiller tous les soirs à l'endroit où ils se trouvent; et, dans les jours les plus calmes, les pilotes les précèdent la sonde à la main pour leur indiquer la route qu'ils doivent suivre. Après avoir surmonté ces difficultés, il faut qu'ils s'arrêtent à trois lieues de la ville, qu'ils y débarquent leurs marchandises dans des bâtimens légers, qu'ils aillent se radouber et attendre leur cargaison à l'Incenada de Barragan, situé sept ou huit lieues plus bas.

C'est une espèce de village formé par quelques cabanes construites avec du jonc, couvertes de cuirs, et dispersées sans ordre. On n'y trouve ni magasins, ni subsistances, et il n'est habité que par un petit nombre d'hommes indolens, dont on ne peut se promettre presque aucun service. L'embouchure d'une rivière, large de cinq à six mille toises, lui sert de port. Il n'y a que les navires qui ne tirent pas plus de douze pieds d'eau qui puissent y entrer. Ceux qui ont besoin de plus de profondeur sont réduits à se réfugier derrière une pointe voisine où le mouillage est heureusement plus incommode que dangereux.

L'insuffisance de cet asile fit bâtir en 1726,

quarante lieues au-dessous de Buénos-Aires , la ville de Montevideo, sur une baie qui a deux lieues de profondeur. Une citadelle bien entendue la défend du côté de terre, et des batteries judicieusement placées la protègent du côté du fleuve. Malheureusement on ne trouve que quatre ou cinq brasses d'eau, et on est réduit à s'échouer. Cette nécessité n'entraîne pas de grands inconvéniens pour les navires marchands ; mais les vaisseaux de guerre dépérissent vite sur cette vase, et s'y arquent très-facilement. Des navigateurs expérimentés, auxquels la nature a donné l'esprit d'observation, ont remarqué qu'avec peu de travail et de dépenses on aurait pu faire au voisinage un des plus beaux ports des deux hémisphères, dans la rivière de Sainte-Lucie. Pour y réussir, il ne fallait que creuser le banc de sable qui en rend l'entrée difficile. Il faudra bien que la cour de Madrid s'arrête un peu plus tôt, un peu plus tard à ce parti, puisque Maldonado, qui faisait tout son espoir, est maintenant reconnu pour un des plus mauvais havres qu'il y ait au monde.

XI.
De l'herbe
du Paraguay,
la principale
richesse de
la colonie.

La plus riche production qui sorte des trois provinces, c'est l'herbe du Paraguay. C'est la feuille d'un arbre de grandeur moyenne, qui n'a été décrit ni observé par aucun botaniste. Son goût approche de celui de la mauve, et sa figure de celle de l'oranger. On la divise en trois classes. La première, nommée *caacuy*, est le bouton qui commence à peine à déployer ses feuilles : elle

est fort supérieure aux deux autres ; mais elle ne se conserve pas si long-temps, et il est difficile de la transporter au loin. La seconde, qui s'appelle *caamini*, est la feuille qui a acquis toute sa grandeur, et dont on a tiré les côtes. Si les côtes y restent, c'est le *caaguazu*, qui forme la troisième espèce. Les feuilles, après avoir été grillées, se conservent dans des fosses creusées en terre et couvertes d'une peau de bœuf.

Les montagnes de Maracayu produisent celles de ces feuilles qui ont le plus de réputation. L'arbre qui les fournit croît dans les fonds marécageux qui séparent les hauteurs. L'Assomption donna d'abord de la célébrité à une production qui faisait les délices des sauvages. L'exportation qu'elle en fit lui procura des richesses considérables. Cette prospérité ne fut qu'un éclair. La ville perdit bientôt, dans le long trajet qu'il fallait faire, la plupart des Indiens de son territoire. Elle ne vit autour d'elle qu'un désert, et il lui fallut renoncer à cette unique source de son opulence.

A ce premier entrepôt succéda celui de Villarica, qui s'était approché trente-six lieues de la production. Il se réduisit peu à peu à rien, par la même raison qui avait fait tomber celui dont il avait pris la place.

Enfin, au commencement du siècle fut bâti Cunuguati, à cent lieues de l'Assomption, et au pied des montagnes de Maracayu. C'est aujourd'hui le grand marché de l'herbe du Paraguay ;

mais il lui est survenu un concurrent qu'on ne devait pas craindre.

Les Guaranis, qui ne cueillaient d'abord de cette herbe que ce qu'il en fallait pour leur consommation, en ramassèrent avec le temps pour en vendre. Cette occupation et la longueur du voyage les tenaient éloignés de leurs peuplades une grande partie de l'année. Pendant ce temps, ils manquaient tous d'instruction. Plusieurs périsaient par le changement de climat, ou par la fatigue. Il y en avait même qui, rebutés par ce travail, s'enfuyaient dans les déserts, où ils reprenaient leur premier genre de vie. D'ailleurs les missions, privées de leurs défenseurs, restaient exposées aux irruptions de l'ennemi. C'était beaucoup trop de maux. Pour y remédier, les jésuites tirèrent du Maracayu même des graines qu'ils semèrent dans la partie de leur territoire qui approchait le plus de celui dont elles tiraient leur origine. Elles se développèrent très-rapidement, et ne dégénérent pas, au moins d'une manière sensible.

Le produit de ces plantations, joint à celui que le hasard donne seul ailleurs, est fort considérable. Une partie reste dans les trois provinces. Le Chili et le Pérou en consomment annuellement vingt-cinq mille quintaux, qui leur coûtent près de deux millions de livres.

Cette herbe, dans laquelle les Espagnols et les autres habitans de l'Amérique méridionale trouvent tant d'agrément, et à laquelle ils attribuent

un si grand nombre de vertus, est d'un usage général dans cette partie du Nouveau-Monde. On la jette séchée et presque en poussière dans une coupe, avec du sucre, du jus de citron et des pastilles d'une odeur fort douce. L'eau bouillante qui est versée par-dessus doit être bue sur-le-champ, pour ne pas donner à la liqueur le temps de noircir.

L'herbe du Paraguay est indifférente à l'Europe, qui n'en consomme point; et nous ne prenons pas plus d'intérêt au commerce que le pays fait de ses bestiaux. Il suffira de dire que le Tucuman reçoit de Buénos-Aires, en échange de ses bois et de sa cire, la moitié des excellentes mules qu'il livre au reste de l'empire.

Une connaissance qui sera peut-être moins indifférente pour nos négocians, c'est la route que prennent les cargaisons qu'ils envoient dans cette partie de l'autre hémisphère.

Il y a rarement quelque communication entre les bourgades semées de loin en loin sur cette région. Outre qu'on ne l'entretiendrait pas sans de grandes fatigues, sans de grands dangers, elle serait de peu d'utilité à des hommes qui n'ont rien ou presque rien à s'offrir, rien ou presque rien à se demander. Buénos-Aires seule avait un grand intérêt à trouver des débouchés pour les marchandises d'Europe qui lui arrivaient, tantôt ouvertement, tantôt en fraude; et elle parvint à ouvrir un commerce assez régulier avec le Chili

xii.
Liaisons du
Paraguay
avec les con-
trées limi-
trophes et
avec l'Espa-
gne.

et avec le Pérou. Originellement les caravanes qui formaient ces liaisons employaient le secours de la boussole pour se conduire dans les vastes déserts qu'il leur fallait traverser; mais avec le temps on est parvenu à se passer de cet instrument si nécessaire pour d'autres usages bien plus importants.

Des chariots partent maintenant de Buénos-Aires pour leur destination respective. Plusieurs se joignent pour être en état de résister aux nations sauvages qui les attaquent souvent dans leur marche. Tous sont traînés par quatre bœufs, portent cinquante quintaux et font sept lieues par jour. Ceux qui prennent la route du Pérou s'arrêtent à Juguy après avoir parcouru quatre cent soixante-sept lieues, et ceux qui sont destinés pour le Chili n'en ont que deux cent soixante-quatre à faire pour gagner Mendoza. Les premiers reçoivent quatre piastres ou vingt livres par quintal, et les seconds un prix proportionné à l'espace qu'ils ont parcouru. Un troupeau de bêtes à poil et à cornes suit toujours ces voitures. Les chevaux sont montés par ceux des voyageurs que le chariot ennuie ou fatigue; les bœufs doivent servir pour la nourriture et pour le renouvellement des attelages.

L'an 1764 fut l'époque heureuse d'une autre institution utile. Le ministère avait pris enfin le parti d'expédier tous les deux mois de la Corogne un paquebot pour Buénos-Aires. C'était un entre-

pôt d'où il s'agissait de faire arriver les lettres et les passagers dans toutes les possessions espagnoles de la mer du Sud. Le trajet était de neuf cent quarante-six lieues jusqu'à Lima, de trois cent soixante-quatre jusqu'à San-Yago; et des déserts immenses occupaient une grande partie de ce vaste espace. Un homme actif et intelligent vint cependant à bout d'établir une poste régulière de la capitale du Paraguay aux capitales du Pérou et du Chili, au grand avantage des trois colonies, et par conséquent de la métropole.

Le Paraguay envoie à l'Espagne plusieurs objets plus ou moins importants; mais ils y ont été tous apportés des contrées limitrophes. De ses propres domaines le pays ne fournit que des cuirs.

Lorsqu'en 1539 les Espagnols abandonnèrent Buénos-Aires pour remonter le fleuve, ils laissèrent dans les campagnes voisines quelques bêtes à cornes qu'ils avaient amenées de leur patrie. Elles se multiplièrent tellement, que personne ne daigna se les approprier lorsqu'on rétablit la ville. Dans la suite il parut utile de les assommer pour en vendre la peau à l'Europe. La manière dont on s'y prend est remarquable.

Plusieurs chasseurs se rendent à cheval dans les plaines où ils savent qu'il y a le plus de bœufs sauvages. Ils poursuivent chacun le leur et lui coupent le jarret avec un long bâton, armé d'un fer taillé en croissant et bien aiguisé. Cet animal abattu, son vainqueur en poursuit d'autres, qu'il

abat de même. Après quelques jours d'un exercice si violent, les chasseurs retournent sur leurs pas, retrouvent les taureaux qu'ils ont terrassés, les écorchent, en prennent la peau, quelquefois la langue ou le suif, et abandonnent le reste à des chiens sauvages ou à des vautours.

Les cuirs étaient originairement à si bon marché, qu'ils ne coûtaient que quarante sous, quoique les acheteurs rebutassent ceux qui avaient la plus légère imperfection, parce qu'ils devaient le même impôt que ceux qui étaient les mieux conditionnés. Avec le temps le nombre en diminua au point qu'il fallut les payer trente-cinq et quarante livres. Le gouvernement, qui voyait avec regret se réduire peu à peu à rien cette branche de commerce, défendit de tuer les jeunes taureaux. Quelques citoyens actifs réunirent un grand nombre de génisses dans des parcs immenses; et depuis ces innovations, les cuirs, qui sont tous en poil, et qui pèsent depuis vingt jusqu'à cinquante livres, baissèrent d'environ un tiers. Tous doivent au fisc onze livres.

Depuis 1748 jusqu'en 1755, l'Espagne reçut par an de cette colonie 8,752,065 liv. L'or entra dans cette somme pour 1,524,705 liv., l'argent pour 3,780,000 livres, et les productions pour 3,447,360 liv. Le dernier article fut formé par trois cents quintaux de laine de vigogne, qui produisirent 207,360 livres, et par cent cinquante mille cuirs qui rendirent 3,240,000 livres. Tout

était pour le commerce, rien n'appartenait au gouvernement.

La métropole ne doit pas tarder à voir couler de cette région dans son sein des valeurs nouvelles, et parce que la colonie du Saint-Sacrement, par où s'écoulaient les richesses, est sortie des mains des Portugais, et parce que le Paraguay a reçu une existence plus considérable que celle dont il jouissait.

L'empire immense que la Castille avait fondé dans l'Amérique méridionale fut long-temps subordonné à un chef unique. Les parties éloignées du centre de l'autorité étaient alors nécessairement abandonnées aux caprices, à l'inexpérience, à la rapacité d'une foule de tyrans subalternes. Aucun Espagnol, aucun Indien n'avait la folie de faire des milliers de lieues pour aller réclamer une justice qu'il était presque sûr de ne pas obtenir. La force de l'habitude, qui étouffe si souvent le cri de la raison, et qui gouverne encore plus absolument les états que les individus, empêchait qu'on n'ouvrît les yeux sur le principe certain de tant de calamités. La confusion devint à la fin si générale, que ce qu'on appelle le nouveau royaume de Grenade fut détaché en 1718 de cette gigantesque domination. Elle restait encore beaucoup trop étendue, et le ministère l'a de nouveau restreinte en 1776, en formant d'une partie du diocèse de Cuzco, de tout celui de la Paz, de l'archevêché de la Plata,

xiii.
Innovation
heureuse qui
doit améliorer
le sort du
Paraguay.

des provinces de Santa-Cruz de la Sierra, de Cuyo, du Tucuman, du Paraguay, une autre vice-royauté, dont le siège est à Buénos-Aires. Le gouvernement ne tardera pas sans doute à régler le sort de ces singulières missions, que les louanges de ses panégyristes, que les satires de ses détracteurs rendirent également célèbres.

xiv.
Principes
sur lesquels
les jésuites
fondèrent
leurs mis-
sions du Pa-
raguay.

On dévastait l'Amérique depuis un siècle, lorsque les jésuites y portèrent cette infatigable activité qui les avait fait si singulièrement remarquer dès leur origine. Ces hommes entreprenans ne pouvaient pas rappeler du tombeau les trop nombreuses victimes qu'une aveugle férocité y avait malheureusement plongées; ils ne pouvaient pas arracher aux entrailles de la terre les timides Indiens que l'avarice des conquérans y faisait tous les jours descendre. Leur tendre sollicitude se tourna vers les sauvages que leur vie errante avait jusqu'alors soustraits au glaive, à la tyrannie. Le plan était de les tirer de leurs forêts et de les rassembler en corps de nation, mais loin des lieux habités par les oppresseurs du nouvel hémisphère. Un succès plus ou moins grand couronna ces vues dans la Californie chez les Moxos, parmi les Chiquitos sur l'Amazone, et dans quelques autres contrées. Cependant aucune de ces institutions ne jeta un aussi grand éclat que celle qui fut formée dans le Paraguay, parce qu'on lui donna pour base les maximes que suivaient les incas dans le gou-

vernement de leur empire et dans leurs conquêtes.

Les descendans de Manco-Capac se rendaient sur leurs frontières avec des armées qui savaient du moins obéir, combattre ensemble, se retrancher, et qui, avec des armes offensives meilleures que celles des sauvages, avaient des boucliers et des armes défensives que leurs ennemis n'avaient pas. Ils proposaient à la nation qu'ils voulaient ajouter à leur domaine d'adopter leur religion, leurs lois et leurs mœurs. Ces invitations étaient ordinairement rejetées. De nouveaux députés, plus pressans que les premiers, étaient envoyés. Quelquefois on les massacrait, et on fondait inopinément sur ceux qu'ils représentaient. Les troupes provoquées avaient assez généralement la supériorité; mais elles s'arrêtaient au moment de la victoire, et traitaient leurs prisonniers avec tant de douceur, qu'ils allaient faire aimer de leurs compagnons un vainqueur humain. Il n'arriva guère qu'une armée péruvienne attaqua la première; et il arriva souvent qu'après avoir vu ses soldats massacrés, qu'après avoir éprouvé la perfidie des barbares, l'inca ne permettait pas encore les hostilités.

Les jésuites, qui n'avaient point d'armée, se bornèrent à la persuasion. Ils s'enfonçaient dans les forêts pour chercher des sauvages, et ils les déterminèrent à renoncer à leurs habitudes, à leurs préjugés, pour embrasser une religion à laquelle ces peuples ne comprenaient rien, et